



Réseau d'Aide aux Toxicomanes



ACTES DU COLLOQUE

***ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE : LES ADDICTIONS
DROGUES, RELIGIONS, MONDES VIRTUELS***

**AU-DELÀ DE L'ENFERMEMENT
CORPS PHYSIQUES, CORPS SOCIAUX,
CORPS IMAGINAIRES,
À L'ÉPREUVE DES CONFINEMENTS**

NATHALIE GRANDJEAN

Un temps en manque de corps

JANVIER 2021

Nathalie Grandjean

Un temps en manque de corps

Janvier 2021

LE COLLOQUE

Pour sa dixième édition, le colloque co-organisé par le LAAP/UCLouvain et le Réseau d'Aide aux Toxicomanes se penchera sur la question de l'enfermement. Notre porte d'entrée se déploiera à partir du prisme des conséquences sociales du confinement suite

à la pandémie de 2020. Nous aborderons en particulier les vécus de reconfigurations des libertés individuelles et de nos paradigmes sociaux.

Quels impacts ont eu les restrictions de circulation, de consommation, et de contacts sociaux, quand elles touchent l'ensemble de la population, dans un contexte d'incertitudes anxigènes ?

Quelles échappatoires éventuelles les consommations diverses proposent-elles comme réponse à l'inédit ?

Comment relier malgré la séparation, en particulier dans les relations thérapeutiques avec les patients souffrant d'addictions ?

Cette crise a mis en exergue et de façon plus large des questions fondamentales déjà abordées dans les éditions précédentes du colloque, à savoir un sentiment de précarité de plus en plus généralisé, engendré par l'évolution de nos sociétés de consommation, sentiment qui envahit nos espaces psychiques et nous renvoie à notre fragilité fondamentale.

NATHALIE GRANDJEAN est Docteure en Philosophie, maîtresse de conférences (Université de Namur, Belgique) et chargée de recherche au FNRS à l'Université Saint-Louis, Bruxelles.

Ses domaines de recherche sont le corps et la technologie, la philosophie féministe et de genre, ainsi que l'éthique du numérique et de la surveillance. Elle est également administratrice de Sophia, le réseau belge d'études de genre (www.sophia.be).

UN TEMPS EN MANQUE DE CORPS

Pour ma présentation d'aujourd'hui, je vous parlerai donc des temporalités du corps.

Olivier l'a bien dit, c'est le corps qui est au centre de mes préoccupations philosophiques, théoriques, et peut être de manière plus générale, depuis très longtemps.

Comme je travaille depuis de nombreuses années dans la faculté d'informatique à Namur, la technologie est aussi quelque chose qui est au centre de mes préoccupations.

Je voudrais d'abord raconter 2 ou 3 petites choses sur cette idée de la crise : qu'est-ce que la crise ? Que veut dire vivre dans la crise et en quoi ce paradigme de la crise est aussi le paradigme des temporalités dans lequel nous habitons, donc à la fois les temporalités générales de la modernité avancée pour reprendre des termes qu'emploient des historiens ou des sociologues des philosophes, dont je parlerai. La crise étant le paradigme ou un point saillant de cette temporalité.

Ensuite, après avoir exposé cette idée de la temporalité à la fois de manière générale, mais aussi en particulier par rapport à ce que nous sommes en train de vivre, donc la crise, cette crise un peu étendue du COVID, avec ces moments de confinement, de déconfinement, de reconfinement, cette espèce de tunnel. Je pense que c'est Olivier qui l'a évoqué, le tunnel c'est un peu une impression qu'on a tous et toutes de manière générale : c'est vivre dans un tunnel et le problème, c'est que l'on ne sait pas où est la sortie. C'est donc quelque chose dont je vais essayer de parler et en quoi cette

vie dans les tunnels (ou la vie dans les limbes) affectent nos corps. Pour parler des corps, j'aimerais parler de la question de la distance, la distance sociale, dont on a tous et toutes entendus parler depuis presque un an maintenant, mais aussi de la question du distanciel : comment finalement tenir la distance ? C'est quoi cette distance sociale, ce distanciel ? Comment cela affecte-t-il nos corps ?

Et enfin, je voudrais terminer mon propos avec une ouverture peut-être un peu plus éthique sur la question du care, des éthiques du care, les éthiques du soin.

Je vous expliquerai pourquoi je termine par une ouverture un peu plus éthique, et moins analytique ou descriptive.

Vivre dans la crise

Commençons par vivre dans la crise. Pourquoi commencer cet exposé par la crise : la crise comme une espèce d'arrière-plan normatif qui nous contraint à accepter et à s'adapter, « c'est la crise ».

On doit s'adapter, il faut accepter, etc.

En arrière-plan normatif, mais aussi la crise, comme je vous le disais juste avant, comme paradigme des temporalités de la modernité avancée.

Vivre dans la crise : un arrière-plan normatif

C'est quoi cette crise ?

J'ai l'impression, et je ne suis pas la seule d'ailleurs, que nous vivons dans un régime de crise un peu permanent et que ce régime de crise permanent est à la fois ce qui légitime la crise, mais c'est aussi ce qui nous permet d'interroger la crise puisque la crise en soi ne serait pas quelque chose d'un état permanent, mais plutôt un état d'exception, et donc c'est toute l'ambiguïté ou le paradoxe de vivre dans un état qui est supposé être un état d'exception, mais qui à un moment se prolonge ou bien passe de crise en crise. Vous voyez ici la liste [SLIDE] , et c'est une liste qui

n'est pas exhaustive et à laquelle chacun pourrait ajouter un élément. On part de la grande crise de 29, la crise pétrolière des années 73 – 79, la crise économique depuis les années septante, la crise financière de 2008, la crise sanitaire que nous vivons depuis 2020, mais aussi toutes sortes de crises, celles des institutions ou celles des piliers de notre société : crise de la famille, crise des masculinités, crise des vocations, etc. etc.

Donc, on a un régime de crise comme un arrière-plan normatif, quelque chose qui structure finalement notre rapport au monde et aussi notre rapport à ce que nous sommes supposés faire ou ne pas faire : c'est ça l'idée d'un arrière-plan normatif.

Pourtant les crises ne sont ni des changements ni des dérèglements (comme des dérèglements climatiques) et vous voyez qu'on appelle aussi cela « crise climatique », donc crise est vraiment une espèce de mot valise dans lequel on va concentrer toute la question du malaise. La crise, ce n'est pas une révolution, ce n'est pas une guerre. Cela fonctionne autrement. La crise c'est, dit Lewin : *Un cataclysme naturel du capitalisme avancé*.

Mais la crise agit aussi comme un régime de légitimation de l'état d'exception. C'est grâce à la crise que nous pouvons rentrer en état d'exception, et nous le vivons là, tous et toutes depuis presque un an. C'est la crise, la crise sanitaire qui légitime n'importe quel passage à l'état d'exception.

La crise, c'est aussi un alibi pour détricoter, désarticuler et je pense en particulier aux politiques sociales ou politiques culturelles : il faut s'adapter, il faut s'adapter à la crise, la crise dicte sa loi.

La crise jette aussi un voile sur toutes les inégalités qui sont présentes dans les sociétés.

« *Tout le monde est égal devant le coronavirus* ». Or, on sait qu'évidemment cette affirmation est fautive. Même si les individus sont supposés tous être égaux entre eux, le coronavirus ne regarde pas si c'est un homme, si c'est une femme, si c'est un pauvre, si c'est un riche.

On sait que ce n'est pas le cas. La crise jetterait comme une espèce de voile qui masquerait les inégalités et la crise, évidemment, suscite un discours culpabilisant et conservateur. C'est ce qui permet aussi de revenir à des politiques plus conservatrices, ou même un regard très

familialiste sur la société. Quand on a parlé de bulle sociale, finalement, qu'est-ce qu'une bulle sociale? Eh bien c'est papa, maman et les enfants. Et en dehors de cette espèce de familialisme qui ne dit pas son nom, on a finalement quelque chose de très conservateur puisque tous les autres types de familles ne sont pas supposées être réellement des bulles. Il y a donc ici quelque chose de très intéressant à pointer.

Il faut voir la crise autrement

Pourtant il me semble qu'il faut voir la crise autrement. Une crise selon moi, c'est quelque chose qui produit de l'instable dans un stable socialement construit, dans un stable qui tient (parce qu'on a décidé que c'était le stable qui nous convenait) et donc un stable qui appelle à être rétabli.

Cette espèce de retour à la normale avec aussi cette ambiguïté de « qu'est-ce que ce retour à la normale ? ». Est-ce-que le retour à la normale est un retour justement à cet état du capitalisme avancé ou bien est-ce un retour à la normale (et là pendant ce qu'on a appelé maintenant le premier confinement, puisqu'on est toujours dans un espèce de 2e confinement qui ne s'éteint pas vraiment) - on a beaucoup parlé de cette idée du monde d'après, ou d'un non retour à la normale, c'est à dire à l'anormal, donc en comprenant bien que cette situation qui était supposée être normale ne l'était pas. Il y a donc quelque chose comme ça ici qui se joue et dont je parlerai un petit peu plus tard, quand je parlerai des temporalités. Donc on a cette idée de stable et instable, et que la crise est quelque chose qui doit nous soumettre, nous contraindre à retourner à ce stable qu'on a, qui a été déstabilisé.

Pourtant, la crise n'est pas un moment extraordinaire mais un miroir grossissant des inégalités déjà présentes dans le social. Et ici, dans le cas du confinement, les inégalités de genre en particulier ont été particulièrement criantes. J'ai d'ailleurs été l'autrice d'une carte blanche avec beaucoup d'autres femmes militantes féministes sur cette question. Entre les hommes et les femmes, et la crise sanitaire, il y a clairement des inégalités. Évidemment, il y a beaucoup d'autres inégalités mais on a vu

qu'en tout cas, ces inégalités se révélaient beaucoup plus dans la crise.

Et donc la crise permet, si on s'attache à en comprendre autrement les enjeux, de voir les invisibles, les très vulnérables, ceux et celles que la société met en état d'invisibilité : personnes en maison de repos que l'on n'a pas pu voir, que l'on n'a plus voulu voir d'ailleurs (elles ont été fermées donc on ne pouvait plus rentrer). C'est vraiment mettre en état d'invisibilité les personnes en situation de handicap, les personnes en situation de prostitution, les sans-papiers sans abri...

Et on pourrait ici tous et toutes, à mon avis aussi, rajouter des invisibles à cette liste.

Cette manière de voir la crise, que je propose ici, cette manière de comprendre que la crise n'est pas un accident naturel de l'histoire, mais bien plutôt quelque chose qui est en fait paradigmatique des temporalités de nos sociétés. La société que l'on a appelée de la modernité avancée.

Temporalités du COVID-19

Je cite ici Hartmut Rosa, qui est un grand théoricien du temps et de l'accélération dont je vous parlerai un peu plus loin. Il dit « *L'une des manières d'examiner la structure et la qualité de nos vies est de se concentrer sur les motifs temporels* » et donc les motifs temporels sont aussi une manière de comprendre finalement la structure et la qualité de nos vies.

Quelles temporalités vécues de la crise du COVID-19 ?

- **Les temporalités sociales :** Elles ont été fortement bouleversées. Restriction des rencontres, mise à l'épreuve des formes de sociabilité et des modes de communication.
- **Les temporalités quotidiennes :** Elles ont elles aussi été très fortement bouleversées - Inégalités dans la gestion du temps par rapport au travail, recours massifs au numérique, temps privé et temps professionnel renégocié... Les temporalités quotidiennes ont été très fortement bouleversées.
- **Les temporalités numériques :** C'est pareil : On est passés d'un présentiel au distanciel avec tout un apprentissage d'une espèce de grammaire du présentiel, à laquelle il faut s'adapter, mais qu'on doit aussi inventer. Ce qui explique aussi en particulier la fatigue qu'on éprouve devant les écrans.
- **Temporalité médicales :** qui se traduit en termes de courbes, de pics épidémiques, de contaminations, de malades en soins intensifs, les morts et les vivants donc la temporalité du discours médical est une temporalité qui n'est pas du tout la même que les temporalités sociale et quotidienne.
- **Temporalités politiques :** qui en général essaie de s'accorder aux temporalités médicales. Dans le cas de cette crise, on parle de risque de gestion de population. Un philosophe comme Michel Foucault parlerait de biopolitique, de gestion des corps, de gestion de la population en tant que corps. L'idée d'un « retour à la normale » avec tous les guillemets qu'on peut mettre avec

cette idée, ce discours d'arbitrer en faveur de la vie au détriment de l'économie qui a été un choix éthico-politique faits par les gouvernements. On parle d'ouverture / fermeture, on parle d'essentiel / non-essentiel... Les temporalités politiques se mêlent aux temporalités médicales pour nous donner un autre rapport au temps et il y a bien entendu une autre temporalité qui est peut être celle qui dicte la temporalité de tout le monde :

- **La temporalité du virus :** qui lui aussi vient avec sa propre temporalité, temporalité liée à la mutation, à la propagation, la circulation, et c'est bien lui, finalement, qui dicte les choses dans cette renégociation de la temporalité.

Les temporalités de la modernité avancée (Hartog)

Pourtant, bien que le virus, évidemment, est celui qui fabrique la crise, il y a quand même une temporalité qui est, je dirais, antérieure à l'apparition de ce virus et qui va être à la fois aggravée et renégociée à travers l'apparition du virus. C'est justement ce qu'on a appelé les temporalités de la modernité avancée. Ici je reprends les mots de l'historien François Hartog, et en tant qu'historien, il nous rappelle bien que les catégories temporelles, c'est-à-dire notre rapport au passé, au présent et au futur sont des catégories historiques, c'est à dire des catégories qui sont liées à un moment de l'histoire. Cela veut dire qu'on ne pensait pas le passé, le présent et le futur de la même manière quand on était à l'Antiquité, au Moyen-Âge ou même au XVIIIe siècle. Ce sont donc des catégories historiquement fabriquées dans lesquelles nous nous reconnaissons comme appartenant à cette manière de présenter, d'habiter le présent, le passé et le futur.

Malgré tout cela, il y a quand même quelque chose qui « traverse », (je ne dirais pas que c'est universel), mais qui traverse en tout cas notre rapport au temps, c'est cette idée qu'on est en général toujours entre un kairos et un chronos. Ces deux mots nous viennent de l'Antiquité avec cette idée que le kairos c'est un surgissement, un moment décisif, un événement, une manière de saisir le présent en dehors du temps qui vient

troubler le chronos, qui est le temps, la continuité de la seule chronologie. Et c'est cette binarité qui permet de comprendre le temps. C'est peut-être celle-là qui traverse, qui vient de l'Antiquité et qui reste jusque par devers nous avec cette idée : l'apparition du virus fait-elle kairós ou bien est-ce autre chose qui fait kairós ? C'est toute une discussion qui a lieu entre théoriciens de la temporalité. Je pense que c'était intéressant de la porter comme élément théorique.

Hartog nous dit : « Nous sommes dans un régime moderne d'historicité » qui a la particularité d'avoir une double dimension :

D'une part, d'accélération du temps et d'autre part, d'ouverture vers le futur.

Accélération du temps, (j'en parlerai aussi en évoquant Rosa) mais surtout ouverture vers le futur. Cela veut dire que le présent est toujours tourné vers ce qui va arriver.

Cela signifie que le présent ne se suffit jamais à lui-même, et est toujours emporté vers le futur.

C'est le régime moderne d'historicité, ce qui « caractérise » la modernité, depuis la fin du Xe siècle jusqu'à présent. Et pourtant, Hartog va nous dire, à ce régime moderne d'historicité succède le présentisme dans lequel nous sommes et qui est caractérisé par l'accélération.

Donc, le présentisme. Le présent l'emporte sur le passé, le futur, on est dans un continuum, c'est à dire une espèce de boucle entre l'urgence, l'accélération et le retard. Et ça, c'est ce qui caractérise le présentisme. Le présentisme c'est, d'une part, la tyrannie de l'urgence comme une forme de concentré de présent, une logique de, comme dit Hartog, de just in time, comme moyen de réduire les coûts.

Il prend l'exemple des fameux masques, au début de la crise, en mars - avril. Il n'y en avait pas parce qu'il n'y avait pas assez de réserves. On a décidé qu'il n'y avait pas besoin de faire des grandes réserves parce qu'on pensait qu'en cas de besoin, on pourrait en produire rapidement. Et donc c'est cette idée que les stocks sont très courts parce qu'en fait, dès qu'on a besoin de quelque chose, on va le faire juste à temps. C'est une manière de réduire les coûts.

Je sors d'une explication de la temporalité pour expliquer des

comportements sociaux. C'est déjà aussi une manière de comprendre à quel point les temporalités et les comportements sociaux sont extrêmement liés.

Tyrannie de l'urgence, « forme concentrée de présent » et enfin évidemment, accélération du temps qui génère toujours du retard : c'est comme ça que vous avez ce bouclage, ou ce continuum entre urgence / accélération et retard.

L'accélération sociale (Hartmut Rosa)

Quelqu'un comme Hartmut Rosa, sociologue, philosophe social allemand, ne dira pas autre chose quand il va parler d'accélération sociale, qui est vraiment au centre de ses productions théoriques.

Il dit : on vit dans un monde où on est dans une accélération généralisée, c'est à dire accélération technique, accélération du rythme de vie, accélération du changement social et culturel.

Il prend l'exemple du fast food, du speed dating, au début d'internet, des habitudes nouvelles de faire plusieurs choses à la fois, accélération généralisée avec un paradoxe qui est que plus on est dans l'accélération plus on a le sentiment de manquer de temps, tout en étant équipés de toujours plus de technologies qui effectuent notre tâche à notre place. On a quand même toujours le sentiment qu'on manque de temps et que finalement, notre rythme de vie s'accroît. Il y a donc cette espèce de paradoxe qui est que, en tant que philosophe des techniques, le solutionnisme technologique viendrait sauver, viendrait résoudre des problèmes sociaux ou des besoins sociaux.

Un autre point vraiment très intéressant et qui est mon avis très pertinent pour comprendre aussi la crise que nous traversons, la crise de temporalité, c'est que l'évolution économique et technologique, et la politique sont désynchronisés. C'est à dire qu'ils ne vivent pas dans la même temporalité. Le discours de la crise, la multiplication des politiques d'urgence, la prévalence de l'exécutif sur le législatif sont les conséquences de la pression exercée par l'accélération sur le monde politique. Donc vous voyez mon intérêt de commencer par la crise. C'est aussi une manière

de se raccrocher à cette idée : La temporalité, l'accélération.

La crise, permanente, qui à la fois doit être exceptionnelle mais en même temps qui est tout le temps là. C'est une conséquence justement de la pression exercée par cette accélération généralisée.

Temporalité du COVID-19

Alors qu'en est-il pour ce que nous sommes en train de vivre justement en termes de temporalité du COVID-19 ? On voit que durant cette crise qui dure depuis presque un an, qu'on est dans un renforcement du présentisme, tout le temps dans l'urgence, où, évidemment, pour ne pas être dépassés, il faut sans cesse agir avant qu'il ne soit trop tard. Si vous ouvrez, ou regardez ou lisez les journaux, je pense que c'est l'urgence qui traverse n'importe quel discours de politiciens, mais aussi de porte-paroles du monde médical : Il y a urgence, il y a urgence à reconfiner, il y a urgence à porter des masques, il y a urgence à tester, il y a urgence, il y a urgence...

Il y a aussi accélération : il faut accélérer les essais cliniques. Il faut accélérer les procédures de validation. Il faut accélérer les tests etc. etc.

Et en même temps, on a des retards récurrents : encore ce matin, vous avez entendu les vaccins AstraZeneca auront du retard, n'arriverons pas, etc. et ces retards récurrents nous forcent à recommander l'urgence, évidemment parce que sans les vaccins, comment allons-nous faire ? Donc il y a urgence et donc on repart avec cette idée de bouclage ou de continuum.

En même temps, dans ces situations de confinement il y a aussi un autre paradoxe qui surgit : pour accélérer la sortie de la crise, dans une intention d'accélération, il faut suspendre le temps du monde. Il faut ralentir afin de ralentir la circulation du virus. C'est là où on ne sait pas si le confinement est un freinage ou une accélération. Est-ce une suspension ou bien est-ce une suspension qui est légitimée par une accélération de la sortie ? On est dans une ambiguïté, sans doute, parce qu'effectivement le confinement est une suspension du temps, une difficulté de définir la fin ou l'après : on ne sait pas quand il va se terminer. Et c'est ce que j'ai

appelé une temporalité dans les limbes. Elle est présente tout comme est présent ce renforcement du présentisme ce qui produit quand même pour nos corps quelque chose d'assez difficile à vivre.

Autre chose intéressante à noter aussi dans la temporalité du COVID-19, c'est que la résilience est aussi happée par l'urgence. Et vous vous souvenez aussi de ces discours très optimistes du printemps : le monde d'avant / le monde d'après, l'illusion que finalement on allait pouvoir se penser dans une année zéro, on allait recommencer, on allait repartir à zéro, donc une temporalité débarrassée du passé, uniquement ouverte vers le futur et avec un présent qui finalement nous offre la possibilité de faire un espèce d'immense reload, comme on dit, de reloader le présent, avec cette idée que rien ne sera plus / ne devra plus être comme avant. Et pourtant, cette résilience, cette idée que ce monde d'avant va pouvoir se guérir de toutes les scories du présentisme eh bien là aussi, c'est embarqué dans l'urgence : il faut à tout prix, tout de suite penser au monde d'après.

Maintenant, réfléchissons : c'est aussi quelque chose à mon avis d'intéressant, mais qui est de nouveau une accélération et un immense facteur de stress, et surtout une espèce d'injonction normative absolument impossible à vivre me semble-t-il.

Peut-être que seul le vaccin échapperait à la cage présentiste ?

Je cite Hartog : « *Si jusqu'alors le virus restait, en dernier ressort, le maître du temps, le vaccin doit pouvoir lui ravir la place. Le temps chronos devrait enfin reprendre le volant.* »

Ce vaccin serait capable finalement de nous remettre dans un chronos. Ce que moi je conclus de cette temporalité du COVID-19, c'est qu'on est dans une situation hybride. Pas une superposition du présentisme, de la suspension temporelle, mais vraiment une hybridation du présentisme et de la suspension temporelle.

C'est à dire qu'on est à la fois embarqué dans des logiques du présentisme et à la fois en même temps, dans un temps suspendu. Et c'est pas une superposition, mais une hybridation ou chacun finalement vit cette hybridation selon les contingences dans lequel il se trouve.

Voilà rapidement posée cette idée de la de temporalité du COVID-19.

Quels corps ? Tenir les distances

Habiter les temporalités du confinement

Comment faire avec nos corps? Quel corps ? J'ai appelé ce chapitre *Comment tenir la distance*.

Il y a cette idée pendant le confinement, de comment tenir la distance, comment tenir le coup. Comment habiter les temporalités du confinement. Le confinement est spatial, mais il est aussi temporel et avec lui s'instaure ce temps inédit.

Soumis à la temporalité du COVID-19, il faut habiter le temps du confinement et là, j'ai une espèce de liste qu'on pourrait aussi agrandir. C'est-à-dire ordonner et rythmer les emplois du temps, articuler les emplois du temps entre eux, ceux des parents, des enfants, en tant que travailleur, en tant qu'étudiant, etc. etc.

Il faut aussi remplir les emplois du temps ! Je me souviens de toutes ces injonctions, conseils, recommandations : Avez-vous pensé à faire du pain? Comment avez-vous occupé vos enfants aujourd'hui ? Êtes-vous allés vous promener etc, etc.

Il faut aussi marquer les temps forts : les applaudissements à 20h. Et il faut aussi bien entendu dans tout cela bricoler les temps individuels et les temps collectifs, en sachant que les temps collectifs sont extrêmement restreints. Ils sont aussi liés à des spatio-temporalités qui sont à chaque fois, en voie de redéfinition. Vous pouvez vous voir à quatre à l'intérieur, vous voir à deux mais à l'extérieur vous voir à dix etc. Vous voyez toutes ces variations en terme de temps collectifs qui sont extrêmement difficiles à bricoler par rapport à nos temps individuels et aussi à notre fatigue.

Ces différentes manières d'habiter le confinement sont révélatrices des inégalités, je le redis encore une fois : les inégalités de genre, de race, de classe, de validisme, etc, etc.

Des corps « à distance sociale »

Les corps sont bien entendu à distance sociale, donc mis à l'épreuve de nos divers corps vécus. Nous habitons finalement différents types de corps ou bien d'autres différents types de corps, vivons des choses différentes, des corps numériques, des corps confinés, des corps malades, des corps épuisés dans cette temporalité inédite.

Notre rapport au temps, nos modes habituels de spécialisation de relations, sont évidemment fragilisés. Ils sont décomposés par la mise en distanciation sociale. Et avec cet essai de recomposition à travers le distanciel, nous voyons qu'il y a une espèce de fragmentation, on observe une fragmentation de nos corps et cette fragmentation nous fait ressentir un manque de corps à la fois le manque de corps des autres, les autres corps qui sont hors bulle, qui deviennent intouchables, mais aussi nos propres corps sont fragmentés, sont en manque de soi-même.

Nous sommes privés de nos propres corps d'une certaine manière. Nos corps sont épuisés face aux charges professionnelles, familiales et émotionnelles évidemment, mais aussi étirés dans les médiations numériques. Vous voyez tous ces mots : gestes barrières, distanciation sociale, gel hydro alcoolique, masque, bulle sociale, présentiel, distanciel, tous ces nouveaux mots fabriquent nos corps : c'est quelque chose que j'ai appris en lisant une philosophe féministe qui s'appelle Donna Haraway, qui dit : les corps, c'est n'est pas simplement de la chair, c'est de la chair et des mots, c'est de la chair et des discours. C'est-à-dire qu'on ne devient un corps que parce qu'on est à la fois ce qu'elle appelle des nœuds matériels sémiotiques, mais qui simplement veut dire que l'on se fabrique un corps, nos corps sont fabriqués tant par les mots qui sont entrés dans nos vies, et qui nous ont fabriqués aussi en tant que corps.

La distanciation sociale : on est parfois quelques-uns, je le vois avec mes enfants quand on regarde une série de fiction, les gens s'embrassent, on dit : mais il n'avaient pas mis leur masque !

Vous voyez donc cette espèce de fabrication de corps à travers les mots, mais aussi la fabrication de la réalité à travers ces mots, qui fabriquent nos corps à travers cette nouvelle discipline corporelle, qui est discipline

de la distance, du lavage des mains, du port du masque, qui est en voie d'être institué, voyez ce réflexe que mes enfants ont : ils s'embrassent, ils n'ont pas mis de masque, ils n'ont pas la distance sociale alors qu'ils sont spectateurs d'une fiction ! Mais en même temps sans avoir le temps de nous l'inculquer, de nous discipliner justement dans cette nouvelle hygiène des corps.

Nous sommes toujours dans un régime présentiste, puisqu'on est dans une urgence de la suspension des attitudes corporelles ordinaires, dangereuses, surtout le « ne vous embrassez pas » et en même temps dans le retard de leur remplacement par d'autres, tout à la fois défensive et protectrice et donc là aussi vous voyez que dans cette nouvelle discipline des corps, elle est fabriquée elle aussi dans ce régime présentiste.

Des corps « en distanciel » ?

Et enfin, les corps en distanciel, c'est ce que nous sommes tous en train de vivre ici à l'instant même. Nous sommes tous des corps à distance, et en même temps, nous sommes tous « là », car même si je suis assise et que je joue le jeu de vous « regarder », je ne vous vois pas.

Peut-être certains d'entre vous ne sont pas forcément dans une discipline des corps qui serait dans un mimétisme par rapport à une situation de colloque, c'est à dire vous n'êtes pas forcément tous assis sur une chaise en train de prendre note ou en train de regarder l'ordinateur peut-être êtes-vous confortablement assis à côté de votre ordinateur ou dans un fauteuil, ou bien vous circulez dans votre logement... Il y a, en distanciel, une nouvelle recomposition des corps.

À la fois les technologies numériques compressent l'espace et le temps, à la fois aussi les technologies numériques recomposent des corps.

J'ai pour idée que le numérique, je dis le numérique pour un terme très général pour parler à la fois des interactions numériques d'internet et de tout ce qui fait que les médiations à travers les technologies de l'information et de communication nous fabriquent un monde : pour moi, le numérique ne remplace pas le réel, mais il en crée un autre.

Donc c'est simplement un autre monde qui se greffe au monde du

présentiel et là on voit que l'on peut tous expérimenter cette greffe du distanciel sur le présentiel.

On voit cependant qu'à travers le distanciel, il y a une nouvelle grammaire des interactions numériques. C'est à dire que la manière dont nous interagissons en tant que corps numérique sur des plateformes comme zoom, il y a des nouvelles règles.

Et d'ailleurs, vous l'avez bien noté en arrivant à ce colloque : vous êtes arrivés, vous aviez une page ou l'on vous disait : ouvrez votre micro, votre micro est coupé par défaut, on vous demande de ne pas l'ouvrir, sauf si vous voulez dire quelque chose.

Si vous voulez interagir, vous devez utiliser le chat etc., donc ça ce sont des règles, des interactions numériques, des règles qui sont tout à fait normales mais que en temps normal on ne doit pas rappeler, puisque c'est toute la socialisation qui fait qu'on connaît ces règles d'interactions et donc ici on voit que de plus en plus on est en train de solidifier des grammaires, de comment on est supposés interagir entre nous.

Mais tout ça nécessite des apprentissages ou nécessite alors des règles, exactement comme ici dans la règle d'entrée du colloque. Ces règles que l'on essaie intuitivement de placer sont à la fois en lien avec le fait de montrer ou pas son visage, montrer ou ne pas montrer chez soi, donc flouter, mettre un décor, ouvrir ou fermer son micro, utiliser ou non le chat pour interagir avec les autres. Tout ça évidemment est en train maintenant de se stabiliser mais il y a quelques mois c'était en plein apprentissage.

Ce qui est difficile aussi dans ces corps en distanciel, c'est que effectivement on peut se conformer à toutes les nouvelles règles mais en même temps on vit quand même toujours dans des superpositions de grammaire. C'est à dire que notre grammaire principale, les interactions (un sociologue comme Erving Goffman nous a bien montré cela), sont une manière de se présenter à l'autre et de faire en sorte que l'autre ne me reconnaisse comme tel. Et donc on vit quand même dans des superpositions de grammaire, on doit vite se fabriquer un corps numérique et on doit donc superposer : je parle plus de superposition que d'hybridation. Par contre un corps numérique qui est cette superposition

de grammaire et de corps, corps en présentiel et corps en distanciel - cela nous procure une fatigue, un épuisement, et ça révèle de nouveau aussi la précarité, les inégalités numériques, parce que tout le monde n'a pas accès à la fois à des technologies qui permettent de bien apprendre, c'est cette grammaire du distanciel, mais aussi une bonne connexion internet, des bonnes compétences en numérique. Voilà pourquoi le numérique ne remplace pas le réel mais en crée un autre.

C'est bien du solutionisme technologique qui sont en lien avec justement cette accélération, dont parle Rosa, avec aussi cette idée que le monde se reconstruit autour du confinement domestique et que le présentisme, cette temporalité spéciale que nous vivons maintenant s'accorde extrêmement bien avec le monde numérique puisque effectivement on est toujours dans une accélération due au solutionisme technologique et avec la nature finalement de l'économie numérique de toujours être en accélération. Et donc quand les confinements ont été décrétés, le numérique a probablement été ce qui était déjà là pour répondre à un présentisme qui devait s'adapter à la crise sanitaire.

Quels corps ? Rêver du care

Voilà quelques petits mots sur les corps, pour terminer par une petite ouverture un peu plus éthique.

Ce qui m'a semblé intéressant de penser pour les corps, c'est comment doit-on tenir la distance, trouver des moyens pour y arriver. En tant que philosophe ce qui m'intéresse beaucoup aussi c'est de réfléchir à ce qu'on appelle la métaphysique et pour le dire très simplement, qu'est-ce que j'entends par métaphysique, c'est-à-dire quel est notre rapport au monde premier, c'est à dire comment est-ce qu'on va définir ce qui est premier, notre rapport au monde et ce qui est en général décrit comme étant premier, notre rapport au monde dans nos sociétés de modernité avancée, voire de très contemporaine, c'est que nous sommes des individus isolés. Et le présentisme est tout à fait en lien, c'est congruent. Bien sûr, nous sommes d'abord et avant tout des individus qui sommes isolés. Et ce

mythe de l'autonomie que vous pouvez lire à la fois dans par exemple la déclaration des droits humains, l'homme est d'abord libre et autonome etc. Donc cette espèce d'horizon normatif, horizon téléologique de la liberté et de l'autonomie qui nous construit en tant qu'être humain, comme étant des êtres humains séparés du monde, mais qui devons rendre le monde à la fois disponible mais sous notre maîtrise.

Peut-être que ce paradigme métaphysique, c'est sans doute aussi celui qui doit être repensé. Et des penseurs n'ont pas attendu la crise du COVID pour penser ça, mais peut être que la crise du COVID nous permet aussi de voir autrement ce paradigme métaphysique, c'est à dire qu'il serait intéressant de sortir de cette idée que nous sommes d'abord et avant tout des êtres séparés du monde et que nous rendons le monde disponible ou le monde nous le mettons dans une situation d'exploitation des ressources etc. Mais même simplement, je dirais de la manière la plus gentille possible, le monde pour nous est un monde d'abord disponible et nous sommes séparés du monde.

Vertus des éthiques du care

Ce qui m'intéresse ici, pour terminer, c'est de se demander si nous ne devrions pas changer de paradigme. Comme je vous disais, il faut voir la crise autrement. Peut-être faut-il voir notre relation première au monde autrement et c'est là où je vais rechercher ces théories du care ou les éthiques du care. Je ne vais pas trop en parler parce que je manque de temps mais en gros qu'est-ce qu'elle propose ? Elle montre que notre rapport au monde n'est ni l'autonomie ni la souveraineté du sujet, mais plutôt l'interdépendance, la vulnérabilité, c'est à dire que, en tant qu'êtres humains ou même êtres vivants, nous sommes d'abord et avant tout dans des interdépendances.

Les humains sont des sujets vulnérables et dépendants, et nous sommes nous existons d'abord à travers les interdépendances et donc les théories du care elles interrogent mais surtout elles critiquent cette idée que les êtres humains seraient d'abord autonome et indépendant. Et plutôt elle propose de nous voir comme interdépendants.

Rêver le care ?

Et si nous nous voyons comme interdépendants, peut être que nous aurions (peut être que je rêve encore toujours) ce monde d'après, mais en tout cas de rêver un monde ou rêver quelque chose ou je pourrais non plus me voir comme une entité séparée des autres, isolée des autres, mais plutôt une entité en pleine interdépendance qui reconnaît mes interdépendances.

Sandra Laugier, philosophe elle aussi, qui travaille sur les théories du care, dit comment « *Faire attention à et d'attirer notre attention sur une réalité ordinaire : le fait que des gens s'occupent d'autres s'en soucient et ainsi veillent au fonctionnement du monde* ».

C'est très en lien avec aussi cette revalorisation attendue des soignants de tous ceux qui s'occupent du monde qui soigne le monde, qui entretiennent le monde, mais surtout comment reconnaître et valoriser l'importance de nos interdépendances.

Confinés, isolés, privés des autres. Nous avons tous et toutes bien compris à quel point notre rapport au monde s'exprime d'abord et avant tout dans le besoin de nos dépendance mutuelle donc nous avons besoin des corps parce que, en fait peut être que avant tout, structurellement notre rapport premier devrait être satisfait dans un rapport d'interdépendance.

Nous devons imaginer un monde qui se pense hors des logiques de domination, d'exploitation, dans des logiques aussi de mise à distance ou des logiques de mise en disponibilité du monde et des uns envers les autres. Et donc voilà la question, c'est du coup comment imaginer un care, comment rêver un care, comment vivre un care un peut être de manière un peu plus métaphysique, mais aussi, pourquoi pas, de manière temporelle.



Réseau d'Aide aux Toxicomanes asbl

Rue Jourdan 151, 1060 Bruxelles

Numéro d'entreprise : 0444.964.338

R.P.M. 1000 Bruxelles

N° compte : BE24 5230 8106 8938

www.rat-asbl.be

rat.asbl@gmail.com



famgb
fbhav

FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS
DE MÉDECINS GÉNÉRALISTES DE BRUXELLES

FEDERATIE VAN DE BRUSSELE
HUISARTSEN VERENIGINGEN